

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Georges EEKHOUD



Photo : THILL

Par Jean LACROIX

1995

Service du Livre Luxembourgeois

C'est la grandeur de l'oeuvre d'Eekhoud de ne point se détacher de la pensée des rédempptions et d'en faire naître le voeu anxieux. Il libéra les pauvres reclus, ouvrit aux vagabonds, aux las d'aller, ainsi qu'il les baptisa et les oignit, son art comme un grand jardin de consolation et d'espoir. S'il eut un regret – oh! je sais de quelles ardeurs son coeur est capable! – ce fut de ne pouvoir s'imprégner davantage de leur essence rebutée et peut-être de ne pouvoir intégrer la matérialité de leur existence. Grand exemple! Cet inégalable écrivain, ce grand et poignant artiste d'une langue comme faire de métal et d'émaux, personnifia si plénièrement la conscience de l'écrivain moderne qu'on ne peut séparer chez lui l'homme de l'artiste et que son art est comme le large fleuve de ses dilections et de ses piétés.

(Camille Lemonnier : *Paroles pour Georges Eekhoud*, discours prononcé le 23 octobre 1893, lors du banquet en l'honneur d'Eekhoud, prix quinquennal de littérature).

Biographie

- 1854 27 mai : naissance à Anvers, dans une famille bourgeoise.
- 1860 Mort de la mère d'Eekhoud.
- 1865 Mort de son père. Son oncle devient son tuteur.
- 1866 Études en Suisse; au-delà des mathématiques et des sciences, il apprend l'allemand, l'anglais et l'italien.
- 1872 Entre à l'École Royale Militaire de Bruxelles (De Coster est l'un de ses répétiteurs). Il en est exclu l'année suivante suite à un duel. Il est émancipé par son tuteur.
- 1874 à 1880 : Dilapide son patrimoine, devient aide-correcteur. Voyage à Paris, où il rencontre les peintres Millet et Rousseau. Fait la connaissance de Zola. Publie des vers. Rodenbach et Lemonnier font partie de ses relations, ainsi que Théo Hannon. Mort de sa grand-mère; nouvel héritage, il s'installe à Cappellen.
- 1880 Problèmes d'argent. Va habiter Bruxelles, devient rédacteur au journal *L'Étoile Belge*.
- 1883 Publie son premier roman : *Kees Doorik*. D'autres suivront régulièrement, ainsi que des contes (voir bibliographie).
- 1884 à 1892 : Active participation à la vie littéraire. Fait paraître plusieurs volumes, parmi lesquels des traductions.

- 1892 Rencontre à Paris Henri de Régnier et Remy de Gourmont. En devenant membre d'une revue à tendance anarchiste qui s'appellera bientôt le *Mercure de France*, Eekhoud s'ouvre la possibilité d'une chronique littéraire (de 1897 à 1906).
- 1893 Le Prix Quinquennal de littérature française lui est décerné pour *La nouvelle Carthage*.
- 1895 Suite à une scission avec des membres de la *Jeune Belgique*, il fonde la revue *Le Coq rouge* avec Demolder, Des Ombiaux, Verhaeren et Maeterlinck. Perd son emploi à *L'Étoile Belge*, sous la pression de Giraud; ses difficultés financières vont aller en s'accroissant.
- 1900 Procès d'*Escal-Vigor* à Bruges : Eekhoud est poursuivi pour atteinte aux bonnes mœurs. De nombreux écrivains soutiennent Eekhoud. Il est acquitté, après une plaidoirie de Picard. Lemonnier, accusé pour le même motif, sera lui aussi acquitté quelques jours plus tard.
- 1902 Eekhoud entame une série de cours publics de littérature générale, qui le mèneront, les années suivantes, de Schaerbeek à Bruxelles et à Saint-Gilles.
- 1903 Est nommé à l'École normale d'instituteurs, où il a la charge du cours d'histoire de la littérature française. Numéro spécial du *Thyrse*.
- 1908 Parution d'une anthologie.
- 1913 Numéro spécial de la revue *La Société Nouvelle*.
- 1914 à 1919 : Eekhoud proteste de plus en plus fermement contre la guerre. Suite à des déclarations pacifistes jugées antipatriotiques,

il est contraint à la démission. Un mouvement de solidarité internationale, auquel participent Barbusse et Romain Rolland, se crée pour le soutenir.

- 1920 Décès de son épouse. Eekhoud est désigné par le Roi pour faire partie des premiers membres de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises.
- 1927 29 mai : Eekhoud meurt dans sa maison de Schaerbeek.

Bibliographie choisie :

- *Myrtes et cyprès*, poèmes, Paris, Jouaust, 1877.
- *Kees Doorik*, roman, Bruxelles, Hochsteyn, 1883.
- *Kermesses*, contes, Bruxelles, Kistemaeckers, 1884.
- *Les milices de Saint-François*, roman, Bruxelles, Veuve Monnom, 1886.
- *Les nouvelles kermesses*, contes, Bruxelles, Veuve Monnom, 1887.
- *La nouvelle Carthage*, roman, Bruxelles, Kistemaeckers, 1888.
- *Les fusillés de Malines*, roman, Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- *Le cycle patibulaire*, contes, Bruxelles, Kistemaeckers, 1892.
- *Mes communions*, contes, Bruxelles, Kistemaeckers, 1895.
- *Escal-Vigor*, roman, Paris, Mercure de France, 1899.
- *L'autre vue*, roman, Paris, Mercure de France, 1904.
- *Les libertins d'Anvers*, roman, Paris, Mercure de France, 1912.
- *Dernières kermesses*, contes, Bruxelles, Éd. de la Soupente, 1920.
- *Le terroir incarné*, roman, Bruxelles, La Renaissance d'Occident, 1922.
- *Magrice en Flandre ou Le buisson des mendiants*, roman, Bruxelles, Les Cinquante, 1927.
- *Voyous de velours ou L'autre vue*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1926; éd. remaniée du roman paru en 1904.

- **Proses plastiques**, contes, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1929, édition posthume.

Plusieurs ouvrages d'Eekhoud ont été réédités ces dernières années, entre autre **Le cycle patibulaire**, Bruxelles, Passé Présent, n°51, 1987; **La nouvelle Carthage**, Paris-Genève, Slatkin, 1982, éd. Ressources, et **Voyous de velours ou L'Autre vue**, Bruxelles, Éd. Labor, coll. Espace Nord, n°68, 1991.

Eekhoud est l'auteur de plusieurs monographies consacrées à des artistes belges : l'écrivain Henri Conscience, le musicien Peter Benoit, les peintres Oswald Poreau et Romain Looymans, les peintres animaliers. Il a écrit un ouvrage sur l'escrime, une pièce de théâtre, des études littéraires. Il a traduit des livres de l'anglais et du néerlandais et collaboré à de nombreux journaux et revues.

Ses oeuvres ont fait l'objet de nombreuses traductions.

A consulter :

- Numéro spécial consacré à Georges Eekhoud, **La Société Nouvelle**, 19e année, 2e série, n°6, décembre 1913.
- Maurice BLADEL : **L'oeuvre de Georges Eekhoud**, Bruxelles La Renaissance d'Occident, 1922.
- Numéro consacré à la mémoire de Georges Eekhoud, **Le Thyrsé**, 29e année, 4e série, n°22, 12 juin 1927.
- Hubert KRAINS : **Georges Eekhoud**, 1929, notice reprise dans la **Galerie des Portraits, T. II**, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1972, pp. 283-312.
- Georges RENCY : **Georges Eekhoud. L'homme. L'oeuvre. Essai critique**, Bruxelles, Office de Publicité, 1942.
- Gustave VANWELKENHUYSEN : **Georges Eekhoud. Pages choisies**, Bruxelles, Office de Publicité, 1942.

- Hem DAY : *Hommage à Georges Eekhoud 1854-1927*, Bruxelles-Paris, Pensée et Action, 1947.
- Julien DELADOES : *Georges Eekhoud romancier*, Bruxelles, Ad. Goemaere, Imprimeur, 1956.

Texte et Analyse

Elle portait à l'humanité laborieuse une sorte de culte panthéiste. Une plèbe énorme, rousse et farouche comme les fauves, hantait ses rêves.

Pâmée comme un baigneur langoureux qui s'abandonne à l'action des vagues gaillardes, elle se laissait porter, par le remous des flâneurs forains, dans la tourmente des cymbales et des gongs accompagnant les parades. Soldats, ouvriers, rôdeurs, badauds de tout poil, entretenaient autour d'elle un moutonnement de têtes animées. Elle goûtait la pression chaude des corps, le serrement des poitrines contre les poitrines, l'écrasement des gorges contre les dos, les jambes entrant l'une dans l'autre, les jupons des femmes s'eriflant au pantalon des hommes, les poussées des drilles facétieux.

Elle n'oublia jamais la cohue d'un soir de feu d'artifice, où sa mère avait failli la perdre et où elle était restée, sans répondre aux cris de Rikka, enivrée par la bousculade, pleine d'un vague désir de mourir sous les souffles de toute cette humanité bruissant au-dessus d'elle. Et sa mère l'avait ramassée comme elle allait tomber sous les pieds d'une bande de gars émêchés fendant la cohue à coups de coudes et de genoux.

En même temps, surtout depuis sa puberté, s'intensifiaient ses préférences sensorielles.

Certain timbre de voix lui rendait un personnage à jamais bien voulu; elle n'eût jamais distingué ce passant sans la nuance et les plis du vêtement qu'il portait, sans tel débraillé crâne, ou cet autre sans telle coupe de cheveux et telle façon de se caler sur ses hanches. Ses narines palpitaient devant un ton fané comme si elles subodoraient une capiteuse essence.

Elle devait garder toute la vie de sa première idylle une prédilection malade pour les manoeuvres et particulièrement pour les maçons. Et comme dans le rappel des êtres et des choses, elle ne séparait jamais leur forme de leur couleur et de leur entourage, les teintes vagues des hardes

des goujats la captivèrent entre toutes. Elle en tint toujours pour les rouge-brique tirant sur le brun, les blancs fatigués et blafards, les indigos brouillés, les amadou bavochés, les roux éteints.

Aucun ragoût ne lui était comparable aux cassures et à la patine de ces vestes et de ces grègues de velours, luisantes par places, usées aux angles et aux protubérances des tâcherons.

Elle savourait les subtiles dégradations de ces frusques rapetassées qu'on dirait composées de feuilles mortes poudrées à blanc par le givre et qu'elle s'imaginait, au souvenir tragique et lancinant du doux manœuvre, son pitoyable ami, éclaboussées d'une pourpre plus aveuglante que celle des frondaisons septembrales.

(Les milices de Saint-François, 1886.)

Ce n'est pas sans intention que j'ai choisi un extrait d'un des premiers ouvrages d'Eekhoud pour l'aborder concrètement. Il me paraît en effet contenir tous les ingrédients et toutes les particularités de l'écrivain : la sensualité, l'exagération, un certain paroxysme, le sens tactile, le goût avoué pour les couleurs, la précision de la description. Les personnages d'Eekhoud sont des passionnés. Leur vie est parcourue d'élan, de violences, de fulgurances, elle est pleine au sens premier du terme et l'expression *corps-à-corps* atteint souvent toute sa dimension.

Dans l'extrait, l'héroïne, qui s'appelle Clara, a fait de ses contacts avec le monde du travail une religion personnelle (elle lui voue *une sorte de culte panthéiste*). Elle en est tellement envahie que ses fantasmes se construisent autour de cette pratique qu'elle expérimente (*une plèbe énorme... hantait ses rêves*). Les trois adjectifs utilisés définissent : l'approche : l'exagération (*énorme*), la présence de la couleur (*rousse*) et la violence (*farouche*).

A partir de là, le vocabulaire se situera dans un contexte essentiellement lié au contact physique, la langue sera «*corporelle*», comme si l'héroïne n'avait pour moyen d'expression que sa sensualité et

les débordements de celle-ci. Deux paragraphes sont consacrés à la sensation du côtoiement, proche de l'amour physique (*pâmée, langoureux, s'abandonne, la pression chaude des corps, le serrement des poitrines, l'écrasement des gorges, les jambes entrant l'une dans l'autre, les jupes des femmes s'ériflant au pantalon des hommes*). Un amour physique qui n'est pas loin de ressembler à une certaine idée de la mort, puisque dans la cohue, l'attitude devient synonyme d'ivresse et de chute. Elle est même proche de la tentation suicidaire (*pleine d'un vague désir de mourir sous les souffles*).

On remarquera à quel point l'auteur donne du mouvement au récit. Peu d'adjectifs ralentissent la narration, celle-ci est riche d'images visuelles, rapides et précises, à tel point que la proximité qui étroit la femme dans la foule nous fascine et nous entraîne avec elle. On notera aussi le fétichisme du vêtement, qui, ajouté à la volupté des corps, suggère l'état d'excitation dans lequel Eekhoud met son personnage.

Dans les paragraphes suivants, les aspects sensoriels sont mis en évidence. La sensibilité s'exerce face au niveau de l'ouïe (*le timbre de voix*), du toucher (nouvelle allusion aux vêtements), de l'odorat (*ses narines palpaient... une capiteuse essence*). Mais c'est sans doute la vue qui est le plus mise à contribution; et c'est dans des expressions plastiques et dans le déferlement des couleurs qu'Eekhoud situera l'apothéose de la sensation éprouvée. Rappelons que l'auteur fréquenta à Paris des peintres comme Millet, et surtout Rousseau, dont la palette vibrante l'a fortement impressionné (il consacrera au peintre belge Oswald Poreau une remarquable étude, Poreau était un maître de la couleur).

Au début de l'extrait, le terme *roux* avait déjà été employé pour définir la plèbe (ce mot a des implications de parfum populaire qui ne sont pas à dédaigner). En quelques lignes, Eekhoud y ajoute une palette significative : *rougre-brique tirant sur le brun, blancs fatigués et blafards, indigos brouillés, amadous bavochés, roux éteints* (retour de la teinte). Mais ces tons sont chaque fois nuancés. Ils ne sont pas uniquement riches

de leur plénitude de couleur, ils ont déjà subi une *subtile dégradation*, exactement comme Eekhoud le disait pour l'extase de son héroïne (*pâmée, langoureuse*) et comme il le précise maintenant pour ces vestes et ces velours *patinés et usés, luisants par place*. A ce moment, l'auteur utilise un terme qui rapproche la sensualité de la nourriture : *ragoût*. Les cinq sens sont bien présents.

Le culte ainsi développé a conduit Clara à ce que l'auteur nomme pudiquement *sa première idylle*, et cette expérience a renforcé dans sa chair ce qu'Eekhoud appelle sa prédilection malade pour des amours situées dans un milieu précis, celui des manoeuvres et des maçons, qui doivent symboliser sans doute dans cet esprit échauffé le sommet de la volupté. Là encore, même si ce n'est pas en termes violents que le contact s'exprime cette fois-ci (son ami du moment fut *doux et pitoyable*), l'auteur utilise pour cette première expérience des allusions plastiques et décrit des saveurs *éclaboussées de pourpre*.

Chez Eekhoud, la couleur et la truculence se marient harmonieusement pour élaborer un langage qui a un impact physique non négligeable. Il sera intéressant à cet égard de lire attentivement l'extrait de *Voyous de velours*. On y retrouvera la prédominance des sens et l'abondance des couleurs.

Extraits

Jamais le fidèle Kees n'avait déployé tant d'activité, mais jamais aussi il n'en avait été si mal récompensé.

Ce n'était plus de l'indifférence, mais bien une aversion manifeste que lui témoignait maintenant la patronne. Les claustrations de l'hiver, les soirées longues et hâtives, le retenaient plus souvent au travail sous les yeux de la fermière. Elle se livrait à un système de tracasseries, devenait défiante et tatillonne, se plaisait à chicaner le valet devant ses subordonnés. Kees patientait et se rattachait à une dernière idée

consolante : Jurgen Faas, en qui son instinct avait deviné le rival, n'avait plus mis le pied à la ferme depuis la rencontre de Putte. Kees aimait à croire que les privautés prises par le subordonneur ne tiraient pas plus à conséquence que d'autres extravagances de kermesses. Le confiant ami pouvait aussi attribuer la bizarrerie d'humeur de sa bazin (1) à des causes naturelles. Annemie semblait souffrante; les couleurs de ses joues pâlissaient ou des rougeurs trop vives enflammaient ses pommettes; souvent, le matin, ses yeux étaient cernés, ses paupières battues; à certains moments, elle s'attelait à la besogne avec une ardeur fébrile; d'autres fois, une fatigue, une nonchalance soudaine, l'immobilisaient des heures entières, maussade, frileuse, sous le profnd manteau de l'âtre, les pieds aux chenets, les regards arrêtés sur les bûches flambantes.

Un matin de février, comme la bazin et les gens venaient de déjeuner :

— *Quelqu'un a-t-il retiré des oeufs? demanda-t-elle en promenant des yeux défiants autour de la table.*

Janneke, les garçons et les servantes, se défendirent d'avoir visité le poulailler. Kees seul s'était tu, jugeant inutile de répondre à une interrogation qui ne pouvait s'adresser qu'aux valets en sous-ordre.

Mais Annemie ne l'entendait pas ainsi.

— *Et vous, Kees? fit-elle.*

— *Moi, bazin? s'écria le garçon tout abasourdi par l'interpellation.*

— *Eh oui, vous! Les oeufs ne sont pas une denrée moins tentante pour vous que pour «eux autres» (2), je suppose...*

— *Bazin, vous savez bien que depuis votre entrée ici, je n'ai pas mis une fois la main dans les paniers de poules.*

— *Le crime ne serait pas grand d'avoir levé les oeufs ce matin! Mais du moment que vous le niez, je dois vous croire...*

— *Du moins, jusqu'au jour où vous me surprendrez à mentir? répondit Kees, blessé par cette réticence.*

1. *Féminin de baas : patron.*

2. *Expression sans doute imitée d'une tournure flamande.*

— *Bon! bon! On vous apprécie à votre valeur, maître Kees! Encore la maîtresse a-t-elle le droit de surveiller ses sujets, sans doute?... J'entends regarder de plus près à votre besogne... Car, enfin... ces oeufs ils s'y trouvaient; hier soir j'en comptai neuf...*

Kees sortit, mais quelques minutes après, lorsque les autres domestiques se furent retirés et dispersés et qu'Annemie resta seule, il entra dans la chambre.

Il avait sur le coeur, lui, le désintéressement même, ces doutes qu'elle venait d'élever gratuitement sur sa probité éprouvée, devant ces garçons de charrue et ces botteleurs, ces filles de basse-cour et ces manouvriers aussi infimes qu'envieux qui devaient se gausser de lui à cette heure, enchantés qu'on confondît le chef d'attelage avec leurs personnages subalternes.

Il trouva la fermière assise, dolente devant le foyer, le dos tourné à la porte. Les réflexions de la fantasque femme étaient si absorbantes qu'elle ne l'entendit pas s'approcher.

— *Bazin Annemie!...*

A l'accent triste et sérieux de cette voix de Kees Doorik, elle tressaillit et se tourna vers lui, une expression de contrariété passant sur sa figure tirée.

— *Ah! je vous croyais au champ! Qu'y a-t-il encore?*

— *Bazin, dit-il, depuis quelque temps j'ai cru remarquer que l'étais de trop dans cette maison. D'abord je voulus me persuader à moi-même que mes yeux et mes oreilles me trompaient... Ce que vous venez de me dire ne me permet plus de douter... Vous m'en voulez, bazin Annemie! Eh bien, je vais vous demander la permission de m'en aller... tranquillement, sans querelle. Je perds le goût du pain que l'on mange à la Ferme-Blanche...*

— *A votre guise, mon garçon... J'entends rester maîtresse. Si vous ne supportez pas d'observation, cherchez un patron plus commode... Je ne vous retiens pas...*

(Kees Doorik, 1883).

Modeste cottage, tu me hantes encore, surtout à l'époque des premières feuilles, et par un temps tiède et émollient d'équinoxe, comme il faisait ce jour mémorable... Mais j'entretiens et je caresse le souvenir triste et doux de tes blanches parois. C'était la maisonnette la plus simple, la plus discrète qu'on pût imaginer. Elle n'avait qu'un étage et contenait quatre chambres en tout. Sur le côté, une dépendance avec poulailler servirait de hangar et de refuge au jardinier. En attendant, le père de Yana y avait logé une jolie chevrette blanche qui bêlait à pleine gorge à notre approche et qu'il courut lâcher. Des espalliers quadrillaient le mur exposé au Midi. L'enclos, limité par une haie de hêtres, moitié verger, moitié jardin d'agrément, embrassait une étendue de trois mille mètres. Devant la maison était un carré de gazon anglais que traversait un petit chemin partant de l'entrée en claire-voie pour s'arrêter à l'entrée de la maison. Des bosquets touffus composés de platanes, de marronniers, de chênes d'Amérique et de bouleaux, ménageaient des deux côtés de l'habitation de délicieuses retraites pour la lecture ou la rêverie. En faisant le tour de la propriété, mon auteur m'exposait avec chaleur les modifications projetées. Là viendrait un massif de rhododendrons, plus loin un parc de roses d'Orléans, autre part des fourrés de lilas. Il me consultait par des «hein»? fiévreux. Il était animé, expansif, je l'avais vu rarement si en train qu'aujourd'hui. Depuis la mort de ma mère, son beau rire sonore et contagieux ne retentissait plus.

(Kermesses : Ex-voto, 1884).

Depuis longtemps elle toussait; un jour elle cracha le sang : jamais les gens ne l'entendirent crier. Après l'avoir rouée de coups, le terrible amant ne lui faisait pas grâce de ses fringales amoureuses et, alternant les blasphèmes et les sollicitations lascives promenait ses lèvres de satyre alcoolisé sur les plaies qu'il venait de déchirer.

Combien de mois cette vie dura-t-elle? Ce que dure une phthisie galopante.

Un matin la Belette essaya de se lever, parvint à se mettre sur son séant, mais ses maigres fuseaux refusèrent de la porter et elle retomba, rigide, inerte, sur la grabat.

Depuis leur appareillement le fait se présentait pour la première fois. Le débagouleur n'entendait pas cette plaisanterie.

— *Allez hop! Eh, rosse! Hein, gadoue!*

Il la secoua. Elle ne répondait plus mais soupirait fortement et de son gosier partaient des sons étranges.

Que fredonne-t-elle ainsi, la petite chanteuse? La chanson de Pierrot-la-Mort, n'est-ce pas mignonne?

C'était par une humide matinée dominicale d'octobre, à Putte-Cappellen, la bourgade mi-belge, mi-hollandaise. On venait de brancher à Londres un médecin empoisonneur. Kromme-Jack possédait la complainte flamande inspirée par cette affaire; la Belette l'avait apprise par coeur et cette fois avec une étonnante facilité. Et voilà que cette bougresse s'avisait de paresser à présent!

Au-dehors roulaient les banneaux et les omnibus, montait l'odeur des fritures, préludaient les cuivres, et les tambours battaient la chamade. Onze heures allaient sonner, la messe finissait.

Ils ne seraient jamais prêts pour le moment du coup de feu.

La Belette immobile, la tête reposant sur l'oreiller éventré, indifférente aux objurations de son compagnon, tournait ses yeux de gemme bleu vers la fenêtre en tabatière.

— *As-tu compris? Il s'agit de se lever, et vite encore, ou gare la danse! Elle ne bougeait pas plus qu'un marbre.*

A bout de patience, Corepain leva sur elle son violon et l'en frappa si fort sur le crâne que le bois se fendit avec un long gémissement...

Puis, tout se tut...

Longtemps, affalé sur son escabeau, Kromme-Jack, atterré, contempla l'instrument gisant en quatre pièces à ses pieds...

Ses regards chargés de rancune se reportèrent enfin sur la Belette, la cause de ce désastre.

Il allait la tuer; son poing à moitié levé s'abattit sans frapper.

Une blancheur éburnéenne embellissait le visage de l'innocente,

mais les prunelles grandes ouvertes n'étincelaient plus comme les saphirs; le rictus vieillot grimaçait, se détendait, s'apaisait.

Kromme-Jack comprit que c'étaient deux instruments qu'il venait de briser. Le maladroit! Un jour de kermesse qui s'annonçait si bien : à Putte-Cappelen, l'endroit des recettes monstres!

(Kermesses : La belette, 1884)

... Chaque invité pourrait justifier de vingt-cinq mille francs de rente ou de deux cents mille livres d'affaires. Judicieuse et sage proportion. Si les noms classés par l'hussier se ressemblent, les liens d'identité sont encore plus notoires chez les personnages. Mêmes habits noirs, mêmes cravates blanches, mêmes claques. Mêmes physionomies aussi, car la similitude des professions, le culte commun de l'argent, leur donne un certain air de famille. Les stigmates de labeurs et de préoccupations identiques font se ressembler les apoplectiques et les secs, les gras et les maigres. Il y a des faces épaisses, imperturbables et solennelles, contentes d'elles-mêmes, plus fermées que le coffre-fort de leurs possesseurs; il y a des têtes inquiètes et futées, mobiles, des têtes de coulissiers, des têtes de limiers de finances, d'enfants de chœur qui se gavent des restes des plantureuses hécatombes dévorées par les grands-prêtres de Mercure. Des nez pincés à l'arête, des yeux qui clignent, des regards qui se dérobent. Ces gens ont la tentation mal repoussée de se frotter le menton lorsqu'ils méditent une affaire et un bon coup; des bouches sensuelles, le rictus vaguement sardonique, la patte d'oie, les tempes dégarnies, des bijoux massifs et consittants à leurs doigts courts et gros et à leurs ventres de pontifes. Ceux qui vivent généralement au fond de leurs bureaux ont le visage plus pâle; d'autres remuants et voyageurs gardent sur eux le hâle de la mer et du plei air. Malgré leur habit uniforme, on les distingue à certains tics : ce jeune agent de change, embarrassé de ses bras ballants manipule son carnet de bal comme son carnet de bordereaux; ce courtier en marchandises cherche dans ses poches des sachets d'échantillons; les doigts de cet industriel marchand de laines, se portent magnétiquement vers l'étoffe des portières et des banquettes.

Tous sont savants dans les arcanes du commerce, dans les complications et les escamotages qui font passer l'argent des autres dans leurs propres coffres, comme en vertu de ces phénomènes d'endosmose constatés par les physiciens; tous pratiquent la duperie et le vol légal; tous sont experts en finasseries; en accomodements avec le droit strict, en l'art d'éluder le code. Riches, mais insatiables, ils voudraient être plus riches encore. Les plus jeunes, leurs héritiers, ont déjà l'air fatigué par des soucis et des veilles précoces. Ils ont des front vieillots et sérieux de viveurs mornes excédés de calculs autant que de plaisirs. Quoiqu'ils soient dans le monde, leurs yeux se scrutent et s'interrogent, leurs regards s'escriment, comme s'il s'agissait de jouer au plus fin et de «mettre l'autre dedans». La pratique du mensonge et du commandement, l'habitude de tout déprécier, de tout marchander, l'instinct cupiede et cauteleux enveloppe leur personne d'une température de fièvre; ils réfrènent à peine leur brusquerie sous des démonstrations de politesse; leur bienséance est convulsive : leur poignée de main semble tâter le pouls à votre fortune, et leurs doigts ont des inflexions douces, sournoises d'étrangleurs placides qui tordent le col à des volailles grasses. Et chez les tout jeunes, les blancs becs, les jolis jeunets, on sent la timidité et l'humiliation de novices beaucoup plus ennuyés de ne pas encore gagner d'argent que de ne pas en dépenser à leur guise.

(La nouvelle Carthage, 1888)

Les deux rangs se rapprochèrent de façon à former un long et étroit couloir depuis l'endroit où se trouvait le condamné jusqu'à la grande porte ouverte à pleins battants.

Le pauvre diable pressentit qu'une autre épreuve, un surcroît de torture lui était réservé.

A quelle gymnastique vont-ils se livrer tous ces rossards, alignés à quelques pas l'un de l'autre pour avoir plus de jeu? La jambe droite portée en avant, on les croirait prêts à se fendre comme à la salle d'armes. Mais jamais ces faciès ne trahirent pareille préoccupation agressive. Ils prennent donc leur mission bien au sérieux! Ces lèvres

pincées, ces regards épieurs, ces têtes carnassières, obliquement tendues vers sa piètre personne! On dirait autant de spadassins ou plutôt de coupe-jarrets apostés sur la grand-route...

Tzim la la! Les croque-notes de la guinguette attaquent le final de l'endiablé quadrille dont la pastourelle vient d'accompagner la dégradation du misérable... En avant deux! Et en cadence!...

Non, ils sont trop de monde à lui en vouloir. Pitié, les anciens copains! Tout, mais pas cela! Qu'on le ramène plutôt au cachot pour ne plus jamais l'en extraire; qu'on l'y dérobe à la vue de ses semblables, qu'on l'y laisse même crever de faim et de soif. Tenez, il y retourne de son propre mouvement...

Mais les pitauds qui étaient allés le dénicher tout à l'heure et qui, postés derrière lui, n'ont cessé de le surveiller, répriment cette velléité d'indépendance et, rattrapant le gaillard par les épaules, le font pirouetter sur lui-même et, d'une double ruade décochée au bas du dos, l'envoient entre les deux colonnes mal intentionnées.

Dzim la! En avant deux!

De file en file, les coups de pieds pleuvent drus et rythmiques, scandés par la musique forcenée, à temps et à point voulu, presque avec le une...deuss de l'école de peloton : replié vers la fesse, le bas de la jambe fait ressort du jarret et projette la botte dans les reins du pâtiras. D'aucuns mais combien rares, manquent la cible, à dessein, et se bornent à esquisser le geste. La masse truculente de ces mouflards aigris par les punitions et les corvées prend un âpre délice à ce jeu féroce. Ils frétilent et piaffent en attendant leur tour. A l'approche du souffre-douleur ils tirent la langue, la serrent entre les dents, bandent leurs muscles, contractent tout le corps, en vue d'une action unique. Ils sont littéralement hors d'eux-mêmes. Pas souvent qu'ils rateraient le pékin! Et avec la malice hypocritement salace de chenapans employés à des oeuvres d'équité sociale, ils lui décochent la pennade juste entre les jumelles. Les plus agiles, après l'avoir fouillé de la jambe droite, le rattrapent de la gauche. Et tous ricanent, trigaudent, joignent l'invective aux voeis de fait, applaudissent aux atouts les mieux rabattus, et se répandent en interjections rauques, en ahanements de goujat qui bat la

semelle pour se réchauffer les arpions. Jamais les bélières n'apportèrent tant de zèle et d'émulation à la manoeuvre. Cette rigolade sera la plus carabinée de leur temps de service!

Il y a jusqu'au fracas étrangement mat et étouffé de cette volée de coups assésés à la défilade qui les a mis en liesse. Un ancien débardeur compara ce bruit à celui d'une pile de ballots s'écroulant à fond de cale. A un bûcheron, il rappela l'aigre bise d'hiver qui secoue rageusement la forêt effeuillée. Mais un manutentionnaire trouva mieux encore : par la suite, chaque fois qu'il jouait des pieds dans le pétrin, il songeait à la plainte sourde de la pâte humaine ce soir à jamais fameux!...

Inerte, privé de toute pensée, durant plusieurs secondes l'homme ricoche et bondit. Une escaffe le renverse, une autre le ramasse. S'il s'abat c'est pour se relever aussitôt comme une haridelle sous le fouet du charretier.

Enfin, il touche à la limite de cette voie de douleurs. Quatre à six tourmenteurs encore à dépasser et il sera dehors, libre, au large. Mais le large et la liberté l'épouvantent bien autrement que les épreuves qu'il a subies dans ce préau. Cette rue faubourienne, ces terrains vagues, ces enclos lépreux piqués ça et là, de quelque bec de gaz palpitant comme une chauve-souris enflammée, cette atmosphère vespérale ne lui a jamais paru aussi farcie d'embûches.

Un horrible imprévu le guette.

Et plutôt que de sortir avec empressement, il se bute, il se rebiffe, il ne bronche plus sous les coups. Au besoin il repasserait entre les deux haies de tourmenteurs pour réintégrer son cachot de miséricorde. Mais, exaspérés par cette inertie, d'ailleurs pressés d'en finir, les derniers partenaires réunissent leurs efforts et, le visant à la fois, le projettent sur le pont-levis au-delà de la porte.

Avec un fracas sépulcral, les vantaux massifs battirent derrière lui, tandis qu'une huée prolongée le salua par-dessus les créneaux de la muraille.

(Le quadrille du lancier, Cycle patibulaire, 1892)

De temps immémorial, les Kehlmark avaient été considérés comme les maîtres et les protecteurs de Smaragdis. La garde et l'entretien des digues monumentales leur incombaient depuis des siècles. On attribuait même à un ancêtre d'Henry la construction de ces remparts énormes qui avaient à jamais préservé la contrée de ces inondations, voire de ces submersions totales dans lesquelles s'engloutirent plusieurs îles soeurs.

Une seule fois, vers l'an 1400, en une nuit de cataclysme, la mer était parvenue à rompre une partie de cette chaîne de collines artificielles et à rouler ses flots furieux jusqu'au coeur de l'île même; et la tradition voulait que le burg d'Escal-Vigor eût été assez vaste et assez approvisionné pour servir de refuge et d'entrepôt à toute la population.

Tant que les eaux couvrirent le pays, le Dykgrave hébergea son peuple, et lorsqu'elles se furent retirées, non seulement il répara la digue à ses frais, mais il rebâtit les chaumières de ses vasseaux. Avec le temps, ces digues, près de cinq fois séculaires, avaient revêtu l'aspect de collines naturelles. Elles étaient plantées, à leur crête, d'épais rideaux d'arbres un peu penchés par le vent d'ouest. Le point culminant était celui où les deux rangées de collines se rejoignaient pour former une sorte de plateau ou de promontoire, avançant comme un éperon ou une proue dans la mer. C'était précisément à l'extrémité de ce cap que se dressait le château. Face à l'Océan, la digue taillée à pic présentait un mur de granit rappelant ces rocs majestueux du Rhin dans lesquels semble avoir été découpé le manoir qui les couronne.

A marée haute, les vagues venaient se briser au pied de cette forteresse érigée contre leurs fureurs. Du côté des terres, les deux digues dévalaient en pente douce et, à mesure qu'elles s'écartaient, leurs branches formaient un vallon allant en s'élargissant et qui représentait un parc merveilleux avec des futaies, des étangs, des pâturages. Les arbres, jamais émondés, ouvraient de larges éventails toujours frémissants d'arpèges éoliens. Les fuites de daims passaient comme un éclair fauve parmi les frondaisons compactes, où des vaches broutaient cette herbe humide et succulente d'un vert presque fluide qui avait valu à l'île son nom de Smaragdis ou d'Émeraude.

... Tout est d'ailleurs permis à Tich Bugutte.

Virilement beau, à la fois aussi grand, aussi nerveux, aussi bien découpé que Tournalmain et d'aussi florissante charnure que Campernouille, râblé et croupé comme un bourreau de Rubens, ce garçon de vingt-quatre ans réunit les deux types flamands du brun et du blond.

Rien de fier et de noble comme l'ensemble de cette physionomie de simple voyou. Il a la face pleine, les joues à peine duvetées, le front large et bombé, le menton impérieux, les cheveux d'un noir de jais plantés drus et taillés en brosse, les grands yeux bleus tirant parfois sur le bleu des ténèbres, profondément enfoncés dans les orbites et ombragés d'épais sourcils et de longs cils... Son teint agréablement basané mêle un ton orange au rouge vif des pommettes. Les oreilles menues et un peu écartées rappellent celles d'un jeune faune. Les ailes du nez extrêmement mobiles, les narines reniflantes et fendues comme des naseaux accusent une sensualité exigeante que mitige le sourire attendri et un peu triste, et surtout la caresse veloutée du regard. Si Campernouille se bat pour la parade dans les loges de lutteurs ou les baraques foraines, si Tournalmain excelle dans les exercices d'adresse, le saut, la course, les feintes et les perfidies de la savate française, Bugutte, lui, représente le gladiateur, le pugiliste pour de bon, le batailleur incorrigible, la bête noire de la police.

Bugutte a le casier judiciaire tellement encombré qu'il ne compte même plus les peines d'emprisonnement qu'il a purgées pour coups et blessures, rébellions contre les sergents. A part cela le meilleur enfant de la terre, le plus taciturne et le moins turbulent des cinq. Quand il ne fournit pas de muscle, il rêve à la façon des grands fauves au repos. D'ailleurs, il cogne rarement pour son propre compte; très endurant en ce qui le concerne, très malléable, il faut des provocations excessives pour le pousser à bout. En revanche, il pousse la camaraderie jusqu'à l'abnégation et l'héroïsme. Il suffit que l'on s'en prenne à l'un de ses amis ou seulement à quelqu'un de sa coterie pour qu'il s'interpose et se rue sur l'offenseur. Souvent son intervention fut plutôt intempestive et fit dégénérer une attrapade anodine en une tuerie féroce. Aussitôt lâché, plus moyen de le retenir. Il tape en aveugle et en furieux, sans mesurer ses coups. Sa spécialité consiste à secourir les camarades emballés par

la police. Fût-il à l'autre bout de la paroisse, il se ruera à la rescousse. Bugutte, ils viennent de pincer un tel! (Bugutte, son juron familier, est une corruption de bij God, pardieu! De là son sobriquet, Bugutte!) Et le voilà parti. Si les policiers n'ont pas encore conduit leur capture au poste, Tich réussit toujours à l'arracher de leurs mains. Mais ses exploits lui coûtent cher. N'importe; il recommencera. C'est plus fort que lui.

(Voyous de velours ou L'autre vue, 1904 et 1926)

Des héros d'autrefois descendent de très savoureux criminels. Je conjure sans cesse l'image de Sus Diriks qui tua un gendarme dans une bagarre de kermesse. Ce Sus ressemblait sous tous les rapports à notre pauvre Bugutte, d'après le portrait que m'en fit une vachère de Bonheyden, sa paroisse, un si brave garçon me disait-elle, en me narrant l'équipée du malchanceux.

Et un beau garçon, par-dessus le marché! Et fort, donc! Longtemps il nargua les pandores qui le traquèrent aux quatre coins de la contrée. Non seulement son village, mais tout le pays, tenait pour le coupable. Il fallut une brigade entière de bonnets à poils pour s'assurer de ce Sus Diriks, et encore ne fût-il pris que grâce à la trahison d'un cabaretier chez qui il s'était réfugié et qui leur indiqua une futaille vide sous laquelle il se cachait. Il marcha à la prison du chef-lieu, sans menottes, escorté triomphalement par tous ceux de Bonheyden. Quant au Judas, il fut mis en quarantaine, affamé et enfin proscrit par le cri public. Les frères de Sus auraient fini par lui trouver la paillasse comme au gendarme! me confiait la digne vachère et, dans son ton, perceait le regret que le traître eût échappé. Hélas! Et la vieille qui vendit Dolf Tourlamain!

La vachère de Bonheyden devinait-elle mon intime partialité envers les beaux transgresseurs, les hommes fauves de ce pays? Avait-elle reconnu par la seconde vue de la sympathie que j'étais de leur couleur, de leur sang, et que je concertais avec leurs passions? Me savait-elle l'ami inconsolable des Bugutte, des Dolf, des Zwolu et des autres?

J'ai reporté sur les vagabonds ruraux, avec l'ardeur d'une passion in extremis, l'affection vouée aux voyous de velours de la grande ville.

Ah, rien qu'en prononçant les noms de ces villages aux sonorités gutturales et bellement barbares, ces noms pour ainsi dire synthétiques et évocateurs : Bonheyden, Rymenam, Keerberghe, Wavre, Schriek et Trémeloo, mon essence se navre de nostalgie et ma cervelle se grise de fanatisme.

Trémeloo! Ce nom, particulièrement, me communique un frisson de petite mort. Trémeloo! Nom batailleur et mouillé, nom rouge et humide de sang! En le syllabant, mon coeur fait le trémolo.

Jamais je ne goûtai plus totalement le délice de comprendre et de sentir ces voyous des champs; jamais je ne m'incorporai plus intimement leur être irréductible, qu'en des circonstances très anodines en apparence et dont je fus seul, naturellement, à goûter l'intensité secrète et le paroxysme latent.

(Voyous de velours ou L'autre vue, 1904 et 1926)

... Rika n'avait que seize ans. On lui en aurait donné vingt. C'était une grande brune, cambrée, à la poitrine développée, aux hanches arrondies, aux bras musclés. Elle, au moins, représentait la vigueur et la santé, et Bonne Maman se consolait de la stérilité de ses efforts pour procurer un regain de fraîcheur et de consistance à la vieille Lô, en songeant que cette belle enfant, épanouie à l'égal d'une roseraie, profitait mieux de ses bienfaits, d'une aisance relative qu'elle assurait à la maisonnée. Rika avait de grands yeux noirs, des yeux tendres et bénins de biche, la bouche charnue, d'un rouge vif, baignée de moiteur comme de rosée; le nez mince à la naissance, large aux narines frétilantes comme les naseaux d'une cavale isolée humant le parfum du troupeau lointain, les cheveux de la couleur d'un bronze antique, longs, crespelés, tordus en chignon au-dessus d'une nuque de bacchante. L'ensemble de la physionomie était incontestablement provocant. Rika représentait une de ces beautés populaires qui font à Anvers l'étonnement de l'étranger lorsqu'il parcourt les rues laborieuses et qu'il se retourne sur une bande d'ouvrières piaillant, le tricot à la main, traînant avec affectation leurs savates sur le pavé, impudentes, les chairs superbes, semblant, dans leur

insouciance de la convention et en dépit de leur débraillé, des déesses de Rubens qui se seraient encanaillées. Mais si le type de la fille de Lô se rapprochait de celui de ces trieuses de riz et de café aux gages des corporations ouvrières du Port, elle n'avait pas leurs allures cyniques. Les regards de Rika se détournaient au passage des galants; elle baissait pudiquement les paupières, elle s'efforçait même de passer inaperçue. Et si on l'admirait, c'était bien malgré elle. Cette forte fille, qui eût soulevé des poids comme un débardeur et qui peinait vaillamment sans prendre le temps de souffler, rougissait et se troublait lorsque quelque locataire de la même maison, la rencontrant dans l'escalier, s'avisait de lui adresser la parole. Elle était blanchisseuse de son état. Lorsqu'elle se croyait seule, elle chantait, d'un contralto profond comme le velours des nuits, de naïves et mystérieuses plaintes. Mais qu'une porte s'ouvrit, qu'un pas s'approchât, qu'une voix l'interpellât, et elle se taisait, timide, effarouchée.

(Proses plastiques, 1929)

Chez le populaire bien plus que chez les bourgeois, la beauté s'allie presque toujours à la bonté. La plupart du temps, les manuels l'emportent moralement sur les intellectuels, même sur tant de prétendus artistes combien gourmés, renfrognés, envieux, égoïstes, histrions, poseurs et cabotins, surtout depuis la Grande Guerre qui ravala l'ancienne élite au niveau des pires mercantis et réduisit le plus gros de la présente production artistique à de flagrante imposture ou de l'abominable camelote! L'art ne se régénérera que par l'amour, c'est-à-dire par la grande, la sérieuse poésie du peuple, cette forme d'art a très bien dit le sociologue Eugène de Roberty, que nos nomenclateurs et classificateurs d'esthétiques négligèrent systématiquement.

Et c'est pourquoi insensible à tnt de contemporaines élucubrations plastiques, musicales et autres, je m'attendris de plus en plus sur les simples, les primaires, sur tous ces pauvres, modèles incompris et rebutés, d'autant plus adorables qu'ils n'ont nullement conscience de leur prestige et de leur vertu.

C'est avec ceux-là seuls que je fraternise d'emblée, c'est presque exclusivement chez eux que je savoure un fumet de véritable humanité et que me requiert un héroïsme quotidien non exempt de tragique, que m'apitoient cette beauté et cette force généralement soumises aux plus rudes servitudes. Mais encore celles-ci sont autrement nobles que toutes les conventions auxquelles nous nous résignons nous-mêmes, artistes aussi frivoles, aussi conformes et timorés, aussi esclaves des préjugés et du soi-disant respect humain que les pharisiens, les snobs et les tartufes dont nous nous gaussons et que nous affectons de mépriser.

(Les sorciers de Borghet, Proses plastiques, 1929)

Synthèse

Dans un texte écrit en 1903, Georges Eekhoud a défini les principales caractéristiques de sa production : *Après avoir pris souvent parti pour les rustres catholiques contre les positivistes intolérants, pour les conscrits réfractaires contre les jacobins, il m'est arrivé, par contre, de me vouer en des pages pantelantes et crispées comme mon coeur même, au culte de libertaires guillotiné par les terroristes du capitalisme. J'ai voulu communier avec des souffrances et des détresses de plus en plus suprêmes. Je suis descendu chaque fois d'un degré plus bas dans ces abîmes d'angoisse et d'affres encore plus morales que physiques. Après avoir exalté le paysan, le soldat, le matelot, le goujat, le vagabond, l'ilote, l'interné des dépôts, les meurt-de-faim, les sans-travail, le pauvre petit voyou, les parias de tout genre, j'ai sondé afin de la panser et d'y apporter un peu de baume évangélique la pire de toutes les plaies humaines, celle dont souffrent les uranistes, les déshérités de l'amour, les vivants damnés.*
(3)

L'oeuvre d'Eekhoud doit être considérée sous les deux angles de la passion humaine et de la révolte, mais celles-ci sont tellement imbriquées l'une dans l'autre qu'elles se résument en un seul mot : anti-conformisme. Qu'il s'agisse des individus ou de la collectivité, les personnages créés par l'auteur semblent vivre en perpétuelle anarchie. Ce n'est pas celle qui va jusqu'à placer des bombes, mais une autre forme, plus marquante et plus efficace à long terme, car elle sape peu à peu les bases d'une société qu'Eekhoud voudrait voir plus juste, plus équilibrée, plus saine. Dans le monde bourgeois de notre début de siècle, la démarche est courageuse, surtout pour quelqu'un qui fait partie de cette même bourgeoisie.

3. *Le Thyrsé*, IVe série, 29e année, n° 22, juin 1927, p. 269.

Les extraits choisis jalonnent une carrière entamée dans une veine poétique vite abandonnée. Les recueils des premières années, en vers d'obédience romantique, sont dignes d'être cités, sans plus. Très vite, Eekhoud change de perspective et dès *Kees Doorik* en 1883, il a 29 ans, il produit un roman naturaliste, situé en milieu rural. Sous le couvert d'une description d'amours paysannes, il met déjà en évidence le thème qui parcourt sa production : l'homme et la société s'opposent. L'anarchie apparaîtra régulièrement dans les ouvrages ultérieurs, Eekhoud soulignant la lutte entre les priorités d'argent défendues par les classes dirigeantes et la misère des classes laborieuses. Les thèses socialisantes auront toujours sa faveur.

Eekhoud n'hésite pas à prendre des risques. Il est cité en justice en 1900 par le Parquet de Bruges pour son roman *Escal-Vigor*, jugé licencieux. L'auteur y défend le principe de la liberté individuelle par le biais d'une relation homosexuelle, au moment même où, en Angleterre, Oscar Wilde est emprisonné pour des amours illicites. De nombreux écrivains réagissent et signent une motion de protestation pour soutenir Eekhoud. Parmi eux, Gide, Barrès et une grande majorité de nos auteurs. Eekhoud est acquitté. En 1919, il créera un second mouvement de solidarité en sa faveur. Pendant la guerre, il avait fait des déclarations pacifistes, et il fut contraint de démissionner de ses fonctions de titulaire d'un cours de littérature pour ce motif. Sa réhabilitation fut obtenue grâce à une action internationale, à laquelle prirent part, entre autres, Henri Barbusse et Romain Rolland. L'année suivante, en 1920, il était au nombre des premiers membres de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, nouvellement créée.

Eekhoud plante dans un décor historique plusieurs de ses récits. En 1891, *Les fusillés de Malines* racontent un épisode de la lutte armée contre l'envahisseur français. Vingt ans plus tard, en 1912, il étudie, dans *Les libertins d'Anvers*, l'histoire d'une secte païenne, établie dans un Moyen-Âge anversois reconstitué avec soin et précision. En 1927, avec *Magrice en Flandre ou Le buisson des mendiants*, Eekhoud s'attaque au

genre du roman picaro-chevaleresque (c'est le sous-titre de l'oeuvre) dans l'esprit des récits du XVI^e siècle anglais. Il garde là aussi comme préoccupation la dénonciation des milieux bourgeois en soulignant le désintéressement populaire et sa pureté morale.

Les oeuvres naturalistes *Les milices de Saint-François*, *La nouvelle Carthage* sont considérées comme des exemples parfaits du genre. Dans ces textes, Eekhoud dépeint avec force les frémissements de la passion humaine et le combat contre le capitalisme. Ses descriptions (voir les extraits choisis) ressemblent à des tableaux minutieusement observés et peints avec un souci de vérité qui frappe le lecteur moderne. L'impact de tels livres reste entier, et il faut bien reconnaître que dans la production de cette époque, Eekhoud est l'un des romanciers qui conserve de nos jours toute sa *lisibilité*.

Cette constatation est due en grande partie à la qualité de la langue utilisée par l'auteur du *Cycle patibulaire*, des *Kermesses* et de *Mes communions*, recueils de contes attachants et enlevés. Loin des conventions défendues par Giraud ou Gilkin, partisans d'une rigidité de la pureté du langage, Eekhoud s'enflamme à travers un vocabulaire parsemé d'expressions de terroir, sensuel, audacieux, imaginatif et coloré, dont la vivacité et le foisonnement éclatent dans certains de nos extraits. Hubert Krains a écrit à ce propos : *A première vue, cette langue peut paraître ingrate. Elle est massive et un peu tendue. Mais elle est originale, savoureuse et d'une belle santé (...). On y trouve peu de métaphores. On n'y trouve jamais d'images usées. Eekhoud se préoccupe plus du mot que de la phrase... Il cherche moins à composer des périodes harmonieuses et cadencées qu'à émailler son style de termes expressifs, qui lui donnent du relief, de la couleur et du ragoût. Il y a en lui un écrivain de renaissance.* (4)

4. Hubert Krains : *Georges Eekhoud*, Annuaire de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Bruxelles, 1929, pp. 49-50. Notice reprise dans *La galerie des portraits, T. II*, Académie Royale de Langue et de

De récentes rééditions ont permis la (re) découverte d'oeuvres d'Eekhoud difficilement accessibles. Il est nécessaire que cette action se poursuive, ainsi qu'une publication de son *Journal* inédit, pour que la dimension de l'écrivain soit évaluée dans son véritable contexte, celui d'un homme qui laisse des pages souvent pathétiques, riches du souci de l'amélioration de la condition humaine et sociale et de la révolte contre les conventions.

Laissons à Émile Verhaeren le mot de la fin : *Il manque à la plupart de nos maîtres ce que Georges Eekhoud prodigue dans ses livres, je veux dire la ferveur. Non pas l'amour, mais plus que l'amour. On sent chez lui comme une tension de tout l'être, comme une fièvre constante, comme une frénésie de sympathie et de tendresse. Il voudrait souffrir à la place de ceux qui souffrent dans ses romans; il voudrait être humble et déjeté comme les va-nu-pieds de ses nouvelles; il voudrait participer, fût-ce au prix de n'importe quel sacrifice, à la vie sombre et hostile de ses passants ou de ses vagabonds. Le coeur plus que le cerveau alimente l'art de Georges Eekhoud et voilà pourquoi nous l'admirons, certes, mais surtout, nous l'aimons à travers chacun de ses livres si intensément humains.* (5)

Jean LACROIX

Littérature française de Belgique, Bruxelles, Bruxelles, 1972, pp. 283-312.

5. *La Société Nouvelle*, 19^e année, 2^e série, n^o6, décembre 1913.